

Alexandre Melissinos, architecte-urbaniste

Hier, la ville, aujourd'hui, l'urbanisation

Propos recueillis par René Lechon

Au début de chaque année académique, je demandais à mes étudiants, futurs architectes du patrimoine, d'enquêter avec un appareil photo, pour repérer des exemples de bonne intégration de bâtiments récents dans les centres anciens. Ils sont rentrés, les appareils pratiquement vides...

Le constat est qu'il y a désormais un divorce entre l'urbanisme et la ville. Et la question ne concerne pas telle ville ou tel pays. Elle est générale. Au point que statisticiens et géographes parlent désormais d'« agglomérations », de « conurbations », d'« aires urbaines », de « rurbanisation », de « métropoles », etc. Ils n'emploient plus le mot « ville » car le phénomène a changé de nature en changeant d'échelle et de structure. La prédiction de Cerdà en 1859 « *Urbanisez la campagne, ruralisez la ville, remplissez la terre...* », s'est réalisée.

Cette extension sans fin a produit ce que j'appelle la « rupture » entre la ville ancienne et l'urbanisation récente, celle des extensions qui ont tant augmenté l'espace urbain depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Et cette « rupture » n'est pas seulement celle des compositions et des tracés urbains. Elle est

aussi celle d'avec l'architecture qui souffre de l'absence d'un cadre de référence urbain. Ce dernier, pour contraignant qu'il fut, lui imposait son code et lui assurait sa cohésion à l'échelle de la ville et de ses compositions.

La ville ancienne relevait d'une « convention », d'une « règle commune » qui faisait d'elle un système où toutes les parties (espace public, édifices...) avaient un sens et entretenaient des relations dans une étendue maîtrisée et organisée. Maintenant, faute de cette « règle commune », l'architecture s'est autonomisée, elle est passée elle aussi d'un « système de relations » où chaque édifice s'inscrivait dans un ensemble, à un « système d'objets » (parfois de grande qualité)

La place publique n'est plus l'espace de la communication et il n'y a plus d'« entrée » de ville.

juxtaposés, sans lien, indépendants les uns des autres.

L'architecture, au risque de mettre à mal certains clichés, ne consiste pas à faire des exploits techniques ou à produire des étonnements formels. Son enjeu est de savoir comment elle va « dialoguer » avec son entourage, comment elle va « s'asseoir à table avec les autres sans tourner sa chaise et ignorer ou boudier ses voisins ».

Au vu de ce constat, l'on peut se demander

si la fonction traditionnelle de la ville en tant qu'espace collectif de sociabilité et si l'architecture en tant qu'œuvre signifiante et partie d'un récit d'ensemble, ont encore un sens. Certes, il ne s'agit pas de juger l'histoire. Des nouveaux moyens sont mis en place pour assurer le lien entre individus et groupes sociaux et il se peut que l'urbanisation ne réponde plus aux critères anciens. La place publique n'est plus l'espace de la communication et il n'y a plus d'« entrée » de ville. La radio, la télévision, internet se substituent désormais à l'espace et l'extension sans fin fait perdre à l'urbain ses limites et, donc, ses « entrées ».

Pour leur part, les villes anciennes, ces « centres », ne représentent plus que 1,2% de la surface urbanisée des agglomérations. Ils se dépeuplent et ils ont perdu 50% de leurs habitants depuis les années 1960. Après avoir été voués au démolisseur, alors qu'ils perdent leur substance, ils redeviennent attractifs mais commercialement, comme des « supermarchés pittoresques ».

Car, la « mondialisation » n'est pas une abstraction ; les périphéries récentes sont les mêmes, uniformes où que l'on soit... Il n'en reste pas moins que lorsque, les yeux fermés, l'on pense à Avignon, à Bordeaux ou à Strasbourg, ce ne sont pas les périphéries, les Z.A.C. ou les lotissements, ces 98,8% du territoire urbain, qui viennent à l'esprit mais bien les images de ces centres anciens. Ce sont eux, les centres anciens qui donnent un « visage » aux lieux. C'est ce qui, au-delà des considérations patrimoniales ou nostalgiques, justifie leur sauvegarde.

Entrées de villages et qualité urbaine Comment sortir de la disgrâce ?

Les « entrées de villages » sont révélatrices de notre façon de produire la ville. Depuis une quarantaine d'années, insidieusement, un nouveau paysage s'est constitué, résultat des mutations sociales et économiques dont l'impact sur les structures urbaines et agricoles est devenu, de jour en jour, plus problématique.

L'urbanisme du laisser-faire

Prolifération de lotissements, zones commerciales ou d'activités, débordements anarchiques de la publicité, voilà le lot depuis longtemps admis qui auréole nos villages. Chaque opération, pourtant réalisée conformément au cadre légal, ignore sa voisine, affichant un total mépris pour la qualité de l'architecture et du paysage, méconnaissant le sens de continuité urbaine. Le village a perdu ses limites, les crises viticoles à répétition ont contraint les viticulteurs à livrer leurs terres agricoles pour un profit à court terme au détriment d'une plus-value de production à plus long terme. Des friches apparaissent aux périphéries des villages en attente d'une opération... La perception du passage entre le village et la campagne est nébuleuse, mais fallait-il en arriver là pour réagir ?

La lente inversion de la tendance

À force de dénoncer, d'alerter, de montrer de bons exemples, comme s'y sont employés notamment les CAUE, d'autres attentes sont apparues et d'autres résultats aussi ! De nouvelles pratiques sont nées, les métiers ont évolué, de nombreux bureaux d'étude se sont restructurés pour s'enrichir d'une approche pluridisciplinaire.

Il arrive fréquemment que paysagistes, urbanistes et ingénieurs routiers associent leurs compétences. En effet, « la route » n'est plus, désormais, déconnectée de son contexte et il ne s'agit plus de fabriquer un décor de proximité mais de produire un urbanisme pensé en profondeur, en épaisseur, relié au contexte existant, au paysage, aux espaces cultivés. Il est question de produire du sens, de la qualité de ville et de vie et de le rendre visible dès « l'entrée ». Si la fatalité de l'urbanisation n'est pas remise en cause, car inéluctable, la façon de penser l'urbanisme a changé. Aujourd'hui la logique de projet s'impose avec une démarche globale de programmation urbaine.

À l'initiative de Jean-Pierre Sueur, sénateur du Loiret, le 11 décembre 2009, une proposition de Loi relative à « l'amélioration des qualités urbaines architecturales et paysagères des entrées de villes » a été adoptée par le Sénat. Elle prévoit que tous les PLU, d'ici 2012, devront contenir un plan précis et qualitatif d'aménagement des entrées de villes et villages.

Michèle Bouis et Patrick Buffard, architectes CAUE 34



Une différence notable entre ces deux « entrées ». Les villages construits à partir d'une relation étroite entre la vie collective et l'activité majoritairement agricole ne sont devenus, pour les nouveaux arrivants plus urbains, qu'un cadre paysager. La fonction agricole lâche du terrain, trop fragile pour régénérer, à elle seule, un projet communautaire.

Entrée de Vêrargues (34) © Xavier Meyers - CAUE 34



Entrée de Lagamas (34) © Patrick Buffard - CAUE 34

Outil pédagogique

Architecture et école

50 activités pour découvrir l'architecture et l'urbanisme avec les CAUE, sous la direction de Marie-Claude Derouet-Besson et du pôle de ressources et de compétences « Pratiques pédagogiques auprès des jeunes » de la Fédération nationale des CAUE, Éd. Scérén CRDP Midi-Pyrénées, 23 €. À l'école et au collège, comment mener une démarche d'éducation à l'architecture et à

l'urbanisme ? Cet ouvrage accompagné d'un DVD-Rom donne des clés aux enseignants, accessibles et adaptées aux programmes scolaires : activités, exercices, repères, documents, glossaire, iconographie, bibliographie, sitographie, filmographie... Chacun y piochera des idées pour élaborer ses projets pédagogiques.

